

Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.). *Charles Maurras et l'étranger — L'étranger et Charles Maurras*, Berne, Peter Lang, 2009, 432 p.

Patrick Dionne

Volume 11, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1023375ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1023375ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, P. (2011). Review of [Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.). *Charles Maurras et l'étranger — L'étranger et Charles Maurras*, Berne, Peter Lang, 2009, 432 p.] *Mens*, 11(2), 105–110. <https://doi.org/10.7202/1023375ar>

Olivier Dard et Michel Grunewald (dir.). *Charles Maurras et l'étranger – L'étranger et Charles Maurras*, Berne, Peter Lang, 2009, 432 p.

« Il y a certainement là-dedans du renseignement historique », aurait dit Barbey d'Aurevilly en feuilletant ce livre consacré à la réception de l'œuvre de Charles Maurras en Amérique et dans les pays européens autres que la France. Mais y trouve-t-on *autre chose*? Oui, absolument. Comme dans la plupart des recueils de ce genre, le banal côtoie le remarquable, et le scolaire, s'il paraît résolument increvable, est racheté, à la fin, par la finesse et l'érudition.

L'avant-propos d'Olivier Dard et Michel Grunewald a le mérite de comparer les notions de « transfert » et d'« influence » et d'illustrer « l'ambiguïté » de cette dernière (p. 6) avec le cas de Carl Schmitt, lecteur de Maurras. Le concept d'influence peut certes charrier énormément d'équivoque. Les idéologues en mal d'étiquettes, secondés par les incompetents de carrière, s'en servent alternativement comme fourre-tout et comme potence historiciste. L'ontologie, évidemment, est la première *sacrifiée*. Néanmoins, malgré ce qu'affirme Hans Manfred Bock, sur qui s'appuient les auteurs, l'influence n'a rien d'une « catégorie naïve » (p. 7). Pas plus que le transfert d'ailleurs, qu'ils agitent comme une trouvaille. Cette « nouvelle » catégorie heuristique, symptomatique d'une époque éprise d'elle-même, contient en germe une forme de narcissisme sophistiqué, où la tradition risque d'être ravalée au rang de boniche. Personnellement, je nommerais le transfert *estime* ou *admiration*, cela ferait moins comptable. Aucun philosophe, musicien ou poète ne sort de nulle part. C'est la singularité incarnée et transcendée, l'union du talent et de la tradition, au sens où l'entendait T. S. Eliot, qui engendre l'artiste et le penseur véritables. Si la « morsure du réel », comme l'écrivait Gabriel Marcel, n'entame pas la chair d'une œuvre ou d'une idée, la beauté et la vérité sont immolées à l'abstraction. Il n'est donc pas suffisant de conclure, avec Dard et Grunewald, que « la notion d'influence doit être complétée par celle de transfert » (p. 7) ; j'ajouterais qu'elles doivent

s'équilibrer et se corriger l'une l'autre. Quant aux jugements de Schmitt sur Maurras, il est regrettable que les auteurs se soient contentés d'esquisser un si beau sujet.

Le bilan historiographique de Michel Leymarie sur l'Action française en France est un condensé des défauts de sensibilité et de rigueur qu'on retrouve chez l'intellectuel moyen. Maurras est pour lui un simple « objet d'étude ». Il en parle comme d'autres discuteraient du prix du blé en Picardie ou des mœurs de l'ornithorynque. En consultant cet inventaire, on a l'impression de s'être égaré dans une quincaillerie. D'abord la prose de Leymarie est inamicale pour la langue française : « Des actions spécifiques, des formes d'organisation particulières sont organisées en direction des jeunes et des femmes » (p. 26). Et puis des titres de premier ordre lui ont échappé : le *Charles Maurras* de Michel Mourre (1958), le numéro de la revue *Itinéraires* consacré à Maurras en avril 1968 (avec des textes de Gustave Thibon, de Marcel De Corte, d'Henri Rambaud et de Pierre Gaxotte), « Charles Maurras ou l'essentiel » de Robert Brasillach (paru dans ses *Portraits*, en 1935), la réédition, en 1998, du *Drame de l'humanisme athée* d'Henri de Lubac avec, en introduction, l'importante « Note sur Auguste Comte, Charles Maurras et le christianisme » de Jacques Prévotat, le livre de Pol Vandromme, *Maurras, entre le légiste et le contestataire* (1991), etc. Maurras n'a décidément rien à faire dans une quincaillerie.

Ni dans une assemblée de pléonasmes. Qu'on en juge : « S'il est net que l'immédiat après premier conflit mondial marque en France l'acmé de l'influence de l'Action française, concernant l'étranger, il apparaît que le premier conflit mondial et ses suites ont coïncidé avec une croissance de son expansion » (p. 33). Cette phrase est tirée de l'article d'Olivier Dard, « État des lieux et perspectives du maurrassisme hors de France ». Elle n'est pas la seule dans son genre. Mais on s'épuiserait à explorer les arcanes de ce style compliqué ; aussi passons. Contrairement à une foule de compilateurs, Dard a lu Maurras, et c'est sa principale qualité. Peu ont compris, comme lui, que le maître de Martigues, au temps de Vichy, était écartelé « entre sa germanophobie

et son dégoût de la Troisième République » (p. 40). Et on lui saura gré de soulever, en conclusion, la très pertinente question de l'existence d'un « maurrassisme sélectif » (p. 55). Mais formuler une réponse ne présentait apparemment aucun intérêt.

Bien au-dessus de ce pensum planent les solides contributions de Didier Musiedlak, « Charles Maurras et l'Italie : histoire d'une passion contrariée », et de Traian Sandu, « De Charles Maurras à Lucien Rebatet : un alibi de droite français pour le fascisme roumain de la Garde de Fer? ». Les pages alertes et nuancées du premier décrivent l'accueil critique réservé en Italie à la doctrine maurrassienne, notamment par le Duce : « Quant à Mussolini, même en terme d'influence personnelle, la seule qu'il concédait pour la France était celle de Sorel, "le Maître de tant de vérités pour nous" et non celle de Maurras qui selon son expression était un homme du passé » (p. 165). Le second se distingue par ses connaissances sur Rebatet et sa vision réaliste des enjeux politiques et militaires en Roumanie dans les années 1930 (en particulier, p. 180-181). Je signale en passant que cette étude pourrait être utilisée comme modèle dans un *Guide du bon usage de la citation en histoire*. On devine l'effet bénéfique d'un pareil guide, vu le grand nombre de nécessiteux.

Alain Clavien, avec ses « Usages helvétiques de Maurras, 1910-2000 », offre un panorama documenté, attentif aux variations de l'influence maurrassienne dans le temps. Il aurait gagné à s'interroger un peu plus sur la signification de la réédition de deux livres de Maurras à L'Âge d'homme, en 2002 – *L'avenir de l'intelligence* et *Mes idées politiques* (celui-ci est épuisé). Même si Maurras a été détrôné par Che Guevara dans les palmarès des libraires suisses, peut-on décréter qu'il est « en voie de muséification » (p. 115) sans avoir l'air d'un flic agacé qui veut rassurer ses concitoyens en leur faisant croire que « l'affaire est classée » ?

L'article de E.-Martin Meunier, « Sur la présumée filiation Groulx/Maurras : contexte politique, enjeu national et écriture de l'histoire », aborde un problème de nature polémique : « [...] pourquoi, malgré le très petit nombre de faits historiques montrant à voir

l'existence d'une filiation véritable entre Maurras et Groulx, semble-t-il y avoir récurrence de l'affirmation de celle-ci dans la production historique? » (p. 121) L'auteur nous prévient qu'il ne cherchera pas à répondre « exhaustivement » à la question. Il tient parole et y répond *à peine*, expliquant que nous sommes en présence d'un « processus de stigmatisation d'un auteur par invention d'une filiation faisant figure de repoussoir » (p. 133). Ce n'est pas faux, mais il fallait être moins timide. Meunier sait très bien que plusieurs intellectuels nationalistes sont possédés du désir de construire une *nation québécoise universelle* sur les ruines de la nation organique canadienne-française, et que la figure de Lionel Groulx jure terriblement dans cette foire aux idéalismes. Il faut donc l'ensevelir, de préférence sous le couvert de l'« objectivité ». *Les deux chanoines* de Gérard Bouchard jouèrent assez mal leur rôle de fossoyeur. La plupart des pitres qui dissertent sur Maurras, au Québec, n'en savent que ce qu'ils ont gratouillé dans les salles de classe de l'histoire française (ce n'est pas le cas de Meunier, je tiens à le préciser). Un écrivain avec lequel on peut « mouiller » Groulx, voilà tout ce qu'ils retiennent. Mentalité studieuse et stérile, qu'on retrouve aussi bien chez des défenseurs du nationalisme canadien, pour les raisons *inverses*. Mais tout cela ne se dit pas et s'écrit encore moins.

Michel Bock est un bon connaisseur de Lionel Groulx. Il aurait dû savoir qu'il n'y avait plus rien à ajouter sur ses liens historiques directs avec Maurras. Pourquoi y revenir, si ce n'est pour prouver qu'il n'y avait effectivement rien à ajouter? Dans le cadre de ce recueil, Bock aurait pu travailler sur le mode analogique, en confrontant par exemple les vues de Groulx et de Maurras sur le romantisme, sur Pascal, sur Brunetière, etc. Une autre piste aurait consisté à évaluer l'influence de Maurras sur Jean Éthier-Blais, ou celle de Léon Daudet sur Claude-Henri Grignon. La réception de Daudet au Canada français est mal connue. Qui sait que les Dominicains du couvent Notre-Dame de Grâce, à Montréal, lisaient davantage l'auteur du *Stupide XIX^e siècle* que Maurras?

Je passe sur la très insipide contribution de Jean El Gammal portant sur l'exil de Léon Daudet en Belgique ; on s'y ennue si prodigieusement qu'il serait dangereux, en l'évoquant trop longuement, de provoquer une vague de désabonnements à *Mens*. Je propose au lecteur intéressé par cette question, comme remontant, le *Courrier des Pays-Bas* et les *Vingt-neuf mois d'exil* de Daudet lui-même.

L'article de Francis Balace sur les maurrassiens belges après 1945 n'a rien à voir avec l'insignifiant chapitre cité précédemment. L'auteur est informé. Son style est infiniment plus relevé que celui de l'académicien ordinaire. Il parle même assez bien de Pol Vandromme (p. 76-77). Mais son portrait de Marcel De Corte empeste le règlement de comptes et plus on s'enfonce dans cette tourbe, plus on est torturé par ce mot de Nicolás Gómez Dávila : « Le plus répugnant et le plus grotesque des spectacles est celui de la supériorité qu'affiche un professeur vivant sur un génie mort. »

Les études les plus riches sont signées Pedro Carlos González Cuevas, « Charles Maurras et l'Espagne », et Michael Sutton, « Le maurrassisme de T. S. Eliot et le legs de T. E. Hulme ». Cuevas connaît son sujet à fond. Mieux, il sent les choses, l'érudition n'étant ici qu'une marque d'intelligence. On comprend grâce à lui que les Espagnols sont peut-être ceux qui, à l'extérieur de la France, ont le mieux saisi l'*essence* du maurrassisme. Et certaines critiques d'Eugenio D'Ors adressées au positivisme et au nationalisme intégral de Maurras méritent réflexion (p. 235). Deux remarques : il est dommage que Cuevas n'ait pas commenté davantage la thèse de Joan Creixells, selon laquelle Maurras était un « digne héritier » de Hobbes (p. 217) ; peut-être aussi a-t-il sous-estimé l'influence de Donoso Cortès sur les traditionalistes espagnols. Quant à Michael Sutton, ses pages sur Hulme étaient nécessaires, même s'il a tendance à perdre de vue que la sensibilité eschatologique des Latins s'incarne dans des formes distinctes de celle des Anglo-Saxons. Une lecture parallèle de Chesterton et de Maurras, ou de Burke et de Maistre suffirait à convaincre n'importe quel quidam de bonne foi.

Bien des imbéciles croyaient que Maurras était mort. Ce livre témoigne, dans ses meilleures parties, qu'il n'en est rien.

— *Patrick Dionne*
Directeur de la rédaction, Égards

Éric Bédard. *Les Réformistes : une génération canadienne-française au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009, 412 p.

Grâce à une problématique originale, Éric Bédard veut combler une lacune en caractérisant le groupe soudé par Louis-Hippolyte LaFontaine à l'aide des paroles et des écrits de ses représentants plutôt que de leurs seules activités politiques. Celles-ci, dans la mémoire publique et la tradition historiographique, se sont surtout caractérisées par l'alliance avec les réformistes du Haut-Canada pour l'obtention d'un « gouvernement responsable ». Étienne Parent n'aura donc pas été le seul penseur d'une génération de politiciens francophones forcés de « passer à l'avenir » sous la contrainte et dans l'isolement après la décapitation du mouvement patriote par la Couronne britannique.

D'entrée de jeu, Bédard établit un parallèle audacieux entre l'inquiétude des Canadiens français face à leur avenir collectif en 1841 et l'enlèvement politique du Québec d'aujourd'hui (p. 12). Étudier les solutions de sortie de crise de la génération réformiste offrirait quelques suggestions sur la manière dont le Québec pourrait se reprendre en main. L'auteur établit aussi ses balises épistémologiques. La nation étant le « seul sujet politique capable de transcender les conflits les plus féroces » (p. 14), elle doit revenir au centre de l'intérêt du chercheur soucieux de reconstituer l'histoire dans sa totalité. Il faut réhabiliter l'histoire « politique et nationale » qui a été « négligée ou malmenée par les historiens de la génération » précédant la sienne sous l'influence de l'école des Annales et du marxisme (p. 12-13). Méfiant « à l'égard des théories importées des sciences sociales ou des études littéraires », Bédard affiche son « parti pris empiriste » (p. 25).